

Rebecca Makonnen

DANS MON SANG



Rebecca Makonnen

DANS MON SANG

Elle balayait du regard sa nouvelle maison.

Les grandes pièces presque vides, le carrelage en terre cuite dans la cuisine, les murs blancs lézardés qu'elle jugeait déjà trop salissants.

C'est ici qu'elle vivrait désormais. C'est dans cette demeure que sa vie, *leur* vie, se déroulerait. Comme une mappemonde toute neuve qu'on accroche au mur avant de choisir une prochaine destination.

Elle était en Éthiopie, à l'autre bout de son monde. Elle avait renoncé au sien pour mieux embrasser le leur. Celui qu'elle partageait avec son mari depuis déjà six ans.

Elle avait laissé derrière sa mère, dont la seule pensée évoquait des sentiments complexes et contradictoires, de la violence et de l'abnégation. Elle avait quitté ses frères et sœurs, mais la cassure

s'était faite depuis longtemps. Ils faisaient chacun leur bout de chemin, chacun dans une extrémité de la province ou presque, et les fous rires et la complicité du début de la vingtaine étaient rares et déjà loin. À contrecœur, elle abandonnait son poste d'infirmière, celui qui lui avait permis d'accéder à l'indépendance et à l'autonomie financière, si précieuses pour une femme, mais particulièrement inestimables pour elle. Le hasard de la vie avait fait en sorte que c'était aussi justement parce qu'elle était infirmière qu'elle avait pu rencontrer le grand amour, dans les couloirs d'un hôpital.

Elle avait quitté tout ce qui lui était familier, tout ce qu'elle avait tenu pour acquis pour le suivre jusqu'ici.

Afin de l'aider à s'acclimater, il avait fait de son mieux pour amortir le choc culturel en énumérant tout ce qui serait dépaysant.

Oui, l'altitude lui avait brièvement coupé le souffle lorsqu'elle était descendue de l'avion.

Oui, les enfants lui avaient touché les cheveux, incrédules, sans lui demander son autorisation (ses filles vivraient la même chose, des années plus tard, sur un autre continent). Elle était rousse, il lui était impossible de passer inaperçue.

Oui, l'impuissance devant la pauvreté et la misère l'étouffait.

Un jour, peut-être, elle s'y habituerait.

Qu'allait-elle faire de ses journées, alors que la petite était à l'école ?

Les courses. Apprendre à cuisiner les mets traditionnels avec les domestiques. S'occuper des

nombreux chiens, du jardin. Elle avait le pouce vert. Meubler et décorer la maison (elle avait horreur du vide). Écrire à sa mère, malgré tout, pour la tenir au courant.

Je m'aperçois à quel point il m'est impossible de raconter davantage. Le reste sera conjecture, supposition, pure fiction. Onze années de sa vie de femme en Éthiopie. Quatre mille quinze jours à tout inventer, des premières lueurs du matin au crépuscule. Je me replonge dans ses anecdotes. Il y avait les courses chez le boucher, et sa toilette encrassée que ma sœur avait visitée une seule fois; les réceptions fastueuses dont elle était l'hôtesse, papillonnant entre les expatriés et les collègues de mon père; les portées de chiots qu'elle élevait amoureusement comme des membres de la famille (c'est d'ailleurs elle qui m'a légué cet amour inconditionnel des animaux dits «de compagnie»); l'exotisme des paysages lors des balades en voiture et, bien sûr, la solitude.

Un soir, alors qu'elle avait rassemblé son courage et sa force (ou était-ce de la résignation?) pour annoncer à son mari que leur amour était fini, leur couple terminé, qu'elle voulait rentrer chez elle, faire le chemin inverse, il lui dirait qu'il l'avait trompée lorsqu'elle était retournée au Canada pendant quelques mois. Il avait eu une aventure avec une collègue. Une erreur de jugement, c'est ce que j'ai décidé il y a très longtemps. C'est ce qui est salutaire de la fiction, je peux refaire, donner une deuxième chance, manipuler et donc contrôler le cours de l'histoire avec un petit h. C'était donc

une pulsion, une seule fois, certainement pas un amour karmique qui fait l'effet d'un tremblement de terre, ne laissant d'autre choix aux gens touchés que de capituler et de suivre leur cœur. C'était une connerie. Je suis née de cette connerie. Maman, contre toute attente, a voulu m'avoir auprès d'elle, avec elle et chez elle sur-le-champ. De ce que ma sœur m'a raconté, elle est entrée dans sa chambre et, en la bordant, lui a dit : « Tu as une petite sœur. »

C'est sans doute pour ça que je ne valorise pas les liens du sang ou la filiation biologique. Je suis intransigeante là-dessus. Même si elle ne m'a pas portée dans son ventre, j'ai développé la même allergie au soleil et aux piqûres de moustiques que Maman. Par osmose. Elle m'a élevée à son image, son ascendant sur moi est indélébile. Je suis la fille de Virginie Michaud, sans aucun doute.

En même temps, les circonstances de mon arrivée – voire de mon irruption – dans cette famille nucléaire sont tellement singulières que j'ai longtemps douté de ma capacité à être aimée. Je pense que c'est peut-être l'une des raisons pour lesquelles j'ai été incapable de me projeter en tant que mère. Ou alors oui, trop, et je savais que je ne pourrais pas supporter d'être responsable de l'encadrement et de l'épanouissement d'un enfant. Parce que l'enfance peut être violente, à plusieurs degrés. J'aurais flairé, ressenti, mais pas supporté, les reproches et les déceptions, le mal-être et la solitude. Je ne connais pas l'insouciance, mais je fréquente la lucidité depuis très longtemps.

Ça fait des années que j'attends le bon moment.

La conjoncture de critères très flous au moment de penser à ce projet d'écriture, puis qui se font de plus en plus précis.

Ça fait dix ans que ma mère est morte.

J'ai attendu qu'une décennie au complet s'écoule avant d'accepter de nous trahir.

Parce que c'est de ça qu'il est question.

Presque tous les témoins s'en sont allés. Ceux qui restent ont une mémoire faillible, comme la mienne.

Je vais révéler un secret que j'ai enfoui à l'adolescence.

Est-ce qu'on peut révéler un secret deux fois ?

C'est peut-être plus une exhumation.

Parce que, petite, je racontais tout. C'est la faute à l'enfance. Je ne voyais pas ce qu'il y avait d'anormal, de singulier, d'indigne à notre histoire.

Puis le jugement implacable des filles du secondaire est venu, suivi du doute et du désir d'appartenance, de me fondre dans la masse.

J'ai adoré mon père.

Il a joui d'un amour inconditionnel de ma part, d'une absolution inouïe.

À l'adolescence, je lui ai écrit des dizaines de lettres, sous la forme d'un journal intime, dans lesquelles je me suis confiée, racontée, dévoilée. En anglais.

C'est à lui que je racontais mon ras-le-bol, ma détresse.

Sophie, ma sœur, est l'unique gardienne de la mémoire familiale.

Je croyais qu'elle y prenait goût, révélant ses secrets au compte-gouttes, avec un certain sens du timing, mais j'ai compris la lourdeur de cette tâche.

J'ai compris l'impact de chacune des déflagrations chaque fois qu'elle répond à mes questions, l'obligeant à revivre un passé souvent douloureux.

Un soir, assise au bar du Leméac, alors que je lui posais des questions sur notre départ de l'Éthiopie, sur ce dont elle se souvenait de ma mère biologique, elle m'a dit, agacée (ou peut-être irritée par le fait d'être obligée de se confesser), que j'avais été *volée*.

Volée!

On m'avait pourtant dit que, sur son lit de mort, Papa avait dit à Maman, le regard plongé dans le sien : « *She's all yours.* »

Comme si j'étais un grand cadeau, comme s'il confiait des bijoux rares et précieux à une personne de confiance.

Plusieurs choses peuvent être vraies simultanément.

She's all yours.

Pendant longtemps, j'ai interprété ce moment-là comme une sentence.

Pour ma mère, qui devait élever une enfant née de l'infidélité de son mari sans lui.

Pour moi, parce que je ressemble beaucoup à mon père. Même bouche un peu croche. Mêmes sourcils. Même froideur.

Un rappel constant de son écart de conduite, en chair et en os.

Ç'a pourtant été facile de lui vouer un culte : je l'ai à peine connu, il est mort quand j'avais 2 ans.

Je suppose que notre dynamique était celle d'un père en proie à de nombreuses culpabilités : celle d'avoir trompé son épouse, celle d'avoir engrossé une collègue, celle de laisser la première avec l'enfant de la deuxième, celle de mourir d'un cancer du pancréas alors qu'il était médecin, celle de négliger son aînée, devenue femme.

J'ai été fière de lui, puis je lui en ai voulu de nous laisser composer avec son absence et le chaos qu'il a semé dans son sillon.

« *He's been dead more than half my life and still the feeling is the same : quiet pride, a sense of connection, of belonging*¹. » C'est dans ces mots, tirés de

1. Dani Shapiro, *Inheritance : A Memoir of Genealogy, Paternity, and Love*, Knopf Doubleday, 2020, p. 11.

Inheritance, que la romancière Dani Shapiro décrit comment elle s'est toujours sentie lorsqu'un ami la visite chez elle, prend une photo de son père et lui demande : « Et ça, c'est qui ? » Je reconnais cette fierté, cette assurance malgré l'absence physique d'un parent qui m'a été raconté, que la filiation est indéniable. Shapiro dévoile comment elle a appris que l'homme qu'elle croyait être son père ne l'était pas du tout. Ses parents ont fait appel à une banque de sperme. Pour elle, il y a eu le choc de la révélation et la nécessité d'apprendre à vivre avec cette nouvelle information : elle est constituée de sa mère et d'un étranger. Tout le reste de l'ouvrage est dédié à son enquête pour trouver qui est son véritable géniteur. Je n'ai pas eu ce choc. D'aussi loin que je me souviens, j'ai su mon histoire. Elle ne m'a pas été cachée.

Je ne veux pas qu'on juge les choix de mes parents comme moi je l'ai fait.

J'excave les fondations de notre famille, sans demander la permission aux protagonistes.

Et je m'en veux, parce que je n'ai pas fait ce travail avant.

Ma mère me manque, comme jamais auparavant. J'ai gaspillé une bonne partie du temps qu'on a eu ensemble à me replier sur moi-même. Je l'ai tenue loin, souvent, je partageais peu avec elle.

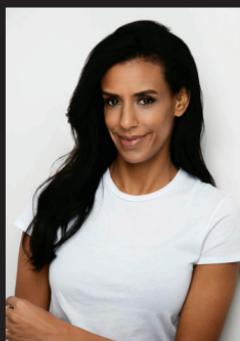
Je m'en veux de ne pas avoir accepté ses nombreuses invitations à répondre à toutes mes questions, mais ça ne m'intéressait pas tant que ça, l'Éthiopie.

Aujourd'hui, je fais face à mon manque de curiosité, à mon inaction : j'aurais pu creuser plus

loin. Aujourd'hui, je compose avec ma colère et ma lâcheté.

C'était géographiquement et idéologiquement loin et j'avais envie d'être comme tout le monde. Je n'avais pas envie d'être la descendante de gens compliqués, aux histoires improbables. Je n'avais pas envie et je ne comprenais pas comment être la fille adoptive de la femme de mon père. Je voulais être la fille de mes parents, point.

Rebecca Makonnen a toujours su que sa situation familiale était hors du commun. En fouillant ses origines, elle met pourtant au jour une histoire encore plus improbable. De secrets dévoilés en révélations inattendues, elle livre un récit déconstruit et troublant. Comme si on la suivait dans le passé, dans son sang, en temps réel. Un témoignage haletant et bouleversant, porté par une plume sensible, qui se lit comme un roman.



Rebecca Makonnen, figure importante de la scène culturelle québécoise, est animatrice sur les ondes d'ICI Première depuis 2016 (*On dira ce qu'on voudra*, *De l'huile sur le feu*, *Acteurs de changement*). *Dans mon sang* est sa première incursion dans l'écriture.

ISBN 978-2-7648-1707-0



Groupe
Livre
QUÉBÉCOR

Illustration Mathilde Corbeil